

Lundi, lundi, lundi...

Lundi nous serons différentes. Lundi ils nous aimeront.

Nous n'arrêterons pas. Nous courrons sur les chemins de poussière et de boue, nous sauterons jusqu'au plafond de nos chambres, nous vaincrons la morsure de la faim, nous dominerons nos instincts les plus primaires. Nous serons fortes : notre volonté sera de fer.

Lundi nous commencerons une nouvelle vie, nous serons telles que nous devons être et pas telles que nous sommes. Nous nous adapterons à la forme qui convient, nous ferons entrer de force nos chairs dans le moule, nous jetterons aux ordures tout ce qui dépasse. Ainsi nous aurons du succès, un succès sûr et définitif. Nous obéirons au doigt et à l'œil à toutes les règles, nous serons des femmes convenables et nous accomplirons tous nos devoirs : ceux qu'ils nous ont imposés et ceux que nous avons inventés nous-mêmes pour être encore meilleures, au-delà de ce qu'ils exigent de nous.

Lundi nous serons plus minces, plus sveltes, plus travailleuses, nous serons de meilleures filles. Nous cesserons de douter, de perdre du temps, d'être tristes, d'avoir peur ou d'avoir la flemme, d'être fatiguées, d'être inconstantes et indécises. À partir de lundi, sans faute : la totale. Nous ferons de l'exercice et un régime, nous tiendrons la maison propre comme un sou neuf, toujours occupées, veillant à ce que les enfants soient bien habillés, bien nourris et qu'ils dorment le temps nécessaire. Nous suivrons des formations

et nous soignerons notre apparence pour obtenir les meilleurs emplois et les meilleurs maris. Nous nous entretenons et cesserons d'être débraillées. Nous serons de bonne humeur et nous jouerons avec les enfants pour qu'ils voient le bonheur s'afficher sur nos visages, ainsi à l'avenir eux aussi ils seront heureux. Aussi heureux que nous. Nous étudierons, nous fournirons des efforts, nous progresserons et nous atteindrons tous les objectifs qui jusqu'ici nous semblaient inatteignables.

Lundi nous adopterons tous les modèles qu'ils nous proposent. Nous les rendrons compatibles même s'ils nous paraissent contradictoires. Nous sommes ainsi, nous autres : flexibles et adaptables. Nous ne nous disputerons plus, nous ne nous rebellerons plus. Nous serons convenables, selon la volonté de Dieu ou celle du cinéma et de la télévision, des chansons d'amour et des revues de mode, des livres féministes et des manuels de développement personnel. Et alors... alors ils nous aimeront.

Combien d'années avons-nous vécu sous ce régime martial martelant sans cesse nos esprits? Comment nous est venu ce désir de perfection, cette soumission expresse à toutes les normes? Toi, je ne sais pas comment tu faisais mais il suffisait de voir à quel rythme tu t'activais sans cesse pour s'apercevoir que ta vie aussi était soumise à ce coup de sifflet qui disait « je dois faire plus, je dois être plus ». J'ignore, car nous n'en avons jamais parlé, si ton martelage à toi prenait la forme d'un discours intérieur te fustigeant à chaque instant ou si ton corps l'avait déjà intégré. Dans mon cas le « lundi! lundi! lundi! » de chaque début de semaine, l'ardent désir d'entamer une nouvelle étape où la force de ma volonté rendrait possible une vie différente, était depuis longtemps un mécanisme profondément incrusté au fond de ma pensée, une alarme qui sonnait quand ma tête s'égarait vers des zones dangereuses d'où elle ne pourrait plus sortir, si je n'y prenais garde. Un vrai borborygme.

Le « lundi! lundi! » a commencé bien avant que nous nous connaissions, vers les douze ans, quand mon corps en pleine transformation m'a immergée dans une sensation permanente de trouble et de perte de contrôle. C'est alors que j'ai adopté ce rituel : dresser des listes, des listes et encore des listes de tout ce qui avait un rapport avec la vie et son élan perturbateur. Quand les fantasmes, surtout s'ils étaient sexuels, soudain m'assaillaient, j'essayais de les repousser comme je pouvais, je m'efforçais de les faire disparaître. Alors, pour revenir à la réalité, pour résister à l'excitation de mon imagination, je prenais un bout de papier et un stylo et je dressais des listes de tout ce que je ferais à partir de lundi : plannings, horaires, menus de régime, nombre d'abdominaux en série, temps d'étude, d'exercice, de sommeil, de repas, de respiration. Tout pour être mieux organisée, plus ordonnée, meilleure. Pour ne plus me percevoir moi-même comme un amas confus et angoissant de chemins interdits qui s'entrecroisaient dans mon corps. Lundi je serais de nouveau la bonne fille que j'avais été, sans ce battement insistant qui s'insinuait au plus profond de ma chair, sans désir. Ainsi, et seulement ainsi, je serais acceptée, et aimée. As-tu éprouvé la même sensation ou bien ne t'ont-ils pas laissé le temps de craindre l'emballlement du cheval sauvage en toi? As-tu toi aussi senti que tu n'étais plus digne d'être aimée car tu t'étais transformée en un corps dangereux qui tressaillait sous le regard des hommes quand ils te scrutaient de haut en bas? Peut-être as-tu vécu cela de façon très naturelle. Tes parents et les miens, quoique originaires du même village aride et agreste de l'autre côté du Détroit, avaient des mentalités différentes.

Mais ce qui nous arrivait allait bien au-delà de nos familles. Nous étions une nouvelle espèce de femelles, nées et élevées dans des pays qui avaient la coutume exotique de laisser les femmes adultes faire ce dont elles avaient envie, à la différence de ce qui se passait au pays de nos parents. Nous feignons de ne pas nous en apercevoir mais un soupçon constant pesait

sur nous : s'ils ne nous surveillaient pas de très près, il n'y aurait plus moyen de nous redresser et de nous remettre sur la bonne voie. Voilà pourquoi cette alarme permanente s'est si bien incrustée en nous : « Lundi, lundi, lundi! »

Les brides qu'ils voulaient nous imposer étaient diverses et tiraient parfois dans des directions opposées : nos familles, nos voisins, ceux qui nous commandaient au travail, les revues de mode, les boutiques de vêtements qui n'avaient jamais notre taille. Les uns nous voulaient avec des cheveux frisés pour que nous rentrions dans le moule de l'exotisme qui les fascinait tant : voici *l'Autre! les autres!* Tandis que certains nous demandaient des chevelures longues et lisses, noires comme la nuit, un idéal de beauté des poètes antiques qui était parvenu jusqu'au village reculé de nos parents. Mais, cela va de soi, les cheveux toujours ramassés en chignon dont les mèches s'enroulaient les unes sur les autres ou avec de longues tresses. Aux uns nous plaisions avec une peau très sombre, les autres nous préféraient avec la peau blanche. Les uns préféraient que nous nous démarquions des corps démesurés de nos mères, les autres, que nous soyons les plus grasses possible. Il était question d'être comme il faut et non telles que nous sommes. Tu imagines si nous avons déjoué tous les pièges et que sans hésiter un instant nous avons crié un non catégorique en défendant qui nous étions? Non! Non! Non! Si nous nous étions dressées devant eux tous et avons hurlé : « Je suis ainsi et ainsi je serai! Valable comme je suis, validée par moi-même et par mon amour propre. » Tu imagines si nous pouvions revenir en arrière pour profiter de notre jeunesse sans les milliers d'entraves qu'ils nous ont imposées et les mille autres que nous nous sommes inventées nous-mêmes? Mais il était trop tôt pour le voir, il nous faudrait une vie entière, beaucoup de déceptions, beaucoup d'efforts, de travaux et de jours, et tomber, et nous relever mille fois. Que ces corsets qui nous comprimaient soient sur le point de nous étouffer pour que nous décidions enfin de les arracher tous pour retrouver un grand souffle de vie.

Je ne sais pas comment agissait sur toi la toile d'araignée en acier qui nous incitait à nous mutiler en permanence, mais aujourd'hui je suis convaincue que dans ton cas aussi les conséquences ont été dévastatrices, même si tu voyais tout cela autrement. J'admire ton intégrité, ta constance, ta capacité impressionnante à toujours te relever après chaque croche-pied. Et ton courage, la facilité avec laquelle tu prenais des décisions audacieuses qui chez moi provoquaient trente mille doutes et des nuits d'insomnie. Toi non, toi tu résolvais tout sans problème. Pendant des années, tu m'as fascinée car tu étais tout ce que j'aurais voulu être : tu n'hésitais pas, tu étais efficace et ce que je tournais et retournais cent fois, tu le résolvais aussitôt. Efficace, pragmatique, toujours prête à rire et d'une vitalité éblouissante, tout le contraire des ombres qui m'embrumaient si souvent. C'est peut-être à cause de cela, de cette joie que tu m'as toujours transmise, que j'ai été incapable de percevoir ta douleur enfouie. Tu as surgi soudain dans ma vie et tu as été l'image de tout ce que je voulais être et que je n'étais pas.

Je ne sais pas si j'ai le droit de parler de toi mais je dois le faire. Pendant ces années décisives, tu as été très importante à mes yeux. Sans toi, j'en suis sûre, ma vie aurait été complètement différente. J'ai grandi avec ton soutien, tu as été ma protection, sans toi, j'en suis convaincue, je n'aurais pas survécu. Et je t'entends me dire que j'exagère, que je suis toujours en train de dramatiser. Mais c'est la vérité, t'avoir près de moi m'a sauvée d'un profond désespoir. Et de la folie.

Je ne dis pas ton nom et je change certains détails pour que nos connaissances ne puissent pas t'identifier, mais malgré tout je ne sais pas si je peux écrire sur ces années où nous nous sommes tenu compagnie, où nous avons été là l'une pour l'autre. Il y a des raisons profondes qui m'incitent à écrire sur nous : nous ne le savions pas alors mais nous étions en train de conquérir de nouveaux territoires – impensables

pour nos mères – nous déchirions tous les voiles, nous attaquions à la petite cuillère des murailles impénétrables, sans en avoir conscience. Nous faisons simplement ce que nous avons à faire, nous disions-nous, mais chacune des petites lézardes que grattait notre petite cuillère était l'exercice d'une liberté que nous conquérions millimètre après millimètre. Ce que nous n'avons pas su voir, c'est que cette liberté nouvellement conquise était traversée d'une infinité de fils invisibles qui voulaient la brider. Nous nous sommes accrochées à ces fils parce que nous devons nous raccrocher à quelque chose tandis que nous sortions du monde qui nous était destiné : on ne peut faire qu'une révolution à la fois. Nous ne nous sommes pas aperçues que nous nous laissions embarquer peu à peu et bâillonner de nouveau. Jusqu'à ce que nous prenions conscience que ces fils nous enserraient jusqu'à entailler notre chair. Nous avons alors songé à rendre les armes, à abandonner car il nous semblait qu'il n'existait aucun espace de liberté authentique et aucune possibilité de le conquérir par nos propres moyens. Ou bien nous tombions de piège en piège pour ne pas entendre un doute effrayant : et si elle n'existait pas, la liberté, et si nous n'avions fait qu'échapper à un monde oppressant pour nous jeter dans un autre, porteur d'autres formes de domination ? Et si tous nos efforts ne servaient à rien ? Totalement déshéritées et exilées de partout, des fugitives, nous n'avons eu entre nos mains rien d'autre que la capacité d'agir mais au bout d'un moment nous avons été assaillies de doutes : et si tout ce travail et ces efforts ne servaient à rien ? Et si nous ne parvenions pas à être différentes, à être ce que nous avons décidé d'être ? Et si nous ne pouvions pas vivre comme nous le souhaitions parce que la force de nos corps et le pilonnage constant qui nous commandait d'être plus, de faire plus, ne suffisait pas à tout changer ?

Je ne sais pas si je peux raconter notre histoire de minuscules grandes conquêtes, celle de notre jeunesse incertaine.

Je ne le ferais pas, je ne parlerais pas de nous, si ce n'était qu'aujourd'hui je rencontre partout des filles comme nous, des filles qui me racontent leurs vies, malheureusement semblables aux nôtres. Des femmes qu'accompagne ce martèlement permanent les incitant à s'échapper de la tranchée, des quartiers comme le nôtre, d'appartements comme les nôtres, de familles, de règles, d'une infinité de barrières identiques à celles qui nous ont prises en tenaille nous aussi. Quand elles m'en parlent et que je me vois reflétée dans le miroir de leurs expériences, je me dis qu'il est vraiment nécessaire que nous racontions ce que nous avons vécu : pour nous, pour nos blessures – celles encore ouvertes et celles qui ont cicatrisé – mais surtout pour elles, car elles ont le droit de recevoir, si elles le veulent, le don de notre mémoire. Même si c'est une petite mémoire de quelques vies assez conventionnelles. Nous n'étions pas des héroïnes et nous ne prétendions pas l'être, nous voulions simplement survivre et être, être, être! Même si le lundi, lundi, lundi, nous revenions aux tentatives pour nous transformer en celles que nous n'étions pas. Parce que nous voulions être, mais nous voulions aussi qu'ils nous aiment. Et à un certain âge et dans certaines circonstances peut-être n'y a-t-il pas d'autre possibilité que d'être sous contrôle, bien insérée dans les moules.

Ceci est l'histoire de nos tentatives manquées pour être libres en nous adaptant à notre milieu et de notre fuite définitive quand nous avons pris conscience de l'impossibilité de tout concilier. C'est le récit du vertige qu'a provoqué chez nous l'émancipation authentique. C'est aussi celui de la solitude la plus absolue et du déracinement le plus radical.

Aujourd'hui, après tout ce temps, je dois te parler comme je te parlais alors, je dois capter, même si c'est dans le mirage de la feuille blanche, toute ton attention pour essayer de comprendre ces années de convulsions quotidiennes, l'histoire de nos corps pris dans des conflits qui nous dépassaient, des conflits à la dimension géographique et temporelle

impossible à appréhender sur le moment. La géopolitique, les idées des grands philosophes et les frictions internationales trouvaient un écho dans la chair de femmes insignifiantes comme nous dans un quartier sans nom qui ne figure même pas sur les cartes. Je t'écris pour te retrouver, mais aussi pour retrouver la personne que j'étais.